

Les voyages qu'a racontés Jean-Jacques Rousseau valent moins par leur matière que par la manière de voyager, radicalement nouvelle, qu'ils mettent en scène. Non que Jean-Jacques ait été le premier à se déplaçer à pied, à dormir à la belle étoile, à concilier marche et rêveries, à préférer la montagne à la plaine et les précipices au calme des prairies, mais il est sans aucun doute le premier à l'avoir si clairement écrit. Le premier, pourrait-on presque affirmer, à avoir élaboré une philosophie du voyage comme déambulation, et paradoxalement, à avoir défini la déambulation comme absence au monde et aux êtres.

Jean-Jacques Rousseau donne l'impression de cheminer sans rien voir. Son souci n'est jamais d'ordre ethnologique, ce qui ne l'empêche pas d'évoquer des rencontres : un tisserand pervers, un abbé vicieux, un amateur de musique, telle amie de Mme de Warens sa protectrice, mais ce sont des aventures qu'on doit juger comme secondaires. Voyager pour lui c'est rêver, et c'est essentiellement faire l'épreuve d'une triple liberté. Tout d'abord une liberté du trajet et du rythme. « J'aime à marcher à mon aise, écrit-il, et m'arrêter quand il me plaît. La vie ambulante est celle qu'il me faut. » Liberté aussi de rêver et même de rêvasser. « Je dispose en maître de la nature entière ; mon cœur errant d'objet en objet s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes, s'enivre de sentiments délicieux. » Liberté, enfin, qui lui est donnée par la nature sauvage qui a ses faveurs. « Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, me parut tel à mes yeux. Il me faut des torrents, quelques rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur. »

Voyage à pied donc, profondément humain, mais dont les hommes sont absents. Car l'essentiel en est ce sujet qui marche, vagabonde, erre, dort à la belle étoile, la tête dans les nuages, rêvant une possession insaisissable du monde. Rousseau a inventé le voyage à pied comme thème littéraire, mais plus encore le voyageur, dont il a fait un centre. Celui-ci est solitaire, car il lui suffit de communiquer avec lui-même et avec la nature, qui est l'exaltation médiatisée de son moi. Le cheminement est donc absence, repli sur soi ou projection de soi sur le monde, regard interiorisé malgré les apparences les plus contradictoires, ou enfin passion nouvelle comme celle de la botanique dont Les Réveries du promeneur solitaire font l'apologie passionnée.

Il est donc parfaitement vain de vouloir reconstituer les voyages entrepris par Jean-Jacques à partir des Confessions et de sa correspondance,

car le récit qu'il en donne est toujours lacunaire : quelques détails sur la route qui le conduit à Montpellier, mais l'essentiel sont alors ses amours maldroitistes, quelques notations sur Le Forez, sur Lyon, sur Chambéry, mais qui intéressent plus notre connaissance de Rousseau que des régions traversées, quelques anecdotes à portée politique comme celle de ce paysan français qui, par crainte du fisc, vit misérablement et cache son bien. Rien de vraiment original ou neuf, quant à ce voyage en France, qui est ici notre objet. L'essentiel, répétons-le, est cet art de voyager, en rupture avec les habitudes sociales et culturelles de son temps, qui relève de la situation propre à Rousseau et de sa philosophie générale, et qui fera de nombreux adeptes. Qu'on se souvienne des vers d'Arthur Rimbaud de « Ma Bohème » et des flâneurs littéraires qui ont pratiqué l'écriture à partir d'une errance du regard et de la plume. On pensera au Flâneur des deux rives de Guillaume Apollinaire, au Piéton de Paris de Léon-Paul Fargue, à la promenade paresseuse d'un Henri Calet (1903-1955). Pensons aussi à la déambulation urbaine de Rétif de la Bretonne dans les Nuits de Paris (1788-1793) ou de Louis-Sébastien Mercier dans le Tableau de Paris (1781-1790) qui est directement inspirée par Rousseau avec une importante différence puisque ici la marche légitime une écriture du témoignage direct sur la ville et les hommes qui la peuplent.

J. M. G.

MARCHER A PIED

Cela fit que quand on me consulta sur ce que je voulais faire, je marquai beaucoup d'envie d'aller à Paris. M. l'Ambassadeur [de France] goûta cette idée qui tendait au moins à le débarrasser de moi. M. de Merveilleux¹ secrétaire interprète de l'Ambassade dit que son ami M. Godard, colonel suisse au service de France², cherchait quelqu'un pour mettre auprès de son neveu qui entrerait fort jeune au service, et pensa que je pourrais lui convenir. Sur cette idée assez légèrement prise mon départ fut résolu, et moi qui voyais un voyage à faire et Paris au bout, j'en fus dans la joie de mon cœur. On me donna quelques lettres, cent francs pour mon voyage accompagnés de force bonnes leçons, et je partis³.

Je mis à ce voyage une quinzaine de jours que je peux compter parmi les heureux de ma vie. J'étais jeune, je me portais bien, j'avais assez

1. Selon les spécialistes, M. de Merveilleux est mort en 1748 après avoir exercé la charge de secrétaire interprète du roi.

2. Jean-François Gaudard, colonel des Gardes suisses en 1714, mort à Paris en 1738, converti au catholicisme.

3. Accompagné de conseils et de leçons de morale.

d'argent, beaucoup d'espérance, je voyageais, je voyageais à pied, et je voyageais seul. On serait étonné de me voir compter un parcel avantage, si déjà l'on n'avait dû se familiariser avec mon humeur. Mes douces chères me tenaient compagnie, et jamais la chaleur de mon imagination n'en enfantait de plus magnifiques. Quand on m'offrit quelque place vide dans une voiture, ou que quelqu'un m'accostait en route, je reclinai de voir renverser la fortune dont je bâtissais l'édifice en marchant. Cette fois mes idées étaient martiales. J'allais m'attacher à un militaire et devenir militaire moi-même ; car on avait arrangé que je commencerais par être cadet¹. Je croyais déjà me voir en habit d'officier avec un beau plumet blanc. Mon cœur s'enflait à cette noble idée. J'avais quelque teinture de géométrie et de fortifications ; j'avais un oncle ingénieur ; j'étais en quelque sorte enfant de la balle². Ma vue courte offrait un peu d'obstacle, mais qui ne m'embarrassait pas, et je comptais bien à force de sang-froid et d'intrepidité suppléer à ce défaut. J'avais lu que le maréchal Schomberg³ avait la vue très courte ; pourquoï le maréchal Rousseau ne l'aurait-il pas ? Je m'échauffais tellement sur ces folies que je ne voyais plus que troupes, remparts, gabions⁴, batteries, et moi au milieu du feu et de la fumée donnant tranquillement mes ordres la lor-gnette à la main. Cependant quand je passais dans des campagnes agréables, que je voyais des bocages et des ruisseaux, ce touchant aspect me faisait soupirer de regret ; je sentais au milieu de ma gloire que mon cœur n'était pas fait pour tant de fracas, et bientôt, sans savoir comment, je me retrouvais au milieu de mes chères bergeries, renonçant pour jamais aux travaux de Mars⁵.

Combien l'abord de Paris démentit l'idée que j'en avais ! La décoration extérieure que j'avais vue à Turin, la beauté des rues, la symétrie et l'alignement des maisons me faisaient chercher à Paris autre chose encore. Je m'étais figuré une ville aussi belle que grande, de l'aspect le plus imposant, où l'on ne voyait que de superbes rues, des palais de marbre et d'or. En entrant par le faubourg Saint-Marceau je ne vis que de petites rues sales et puantes, de vilaines maisons noires, l'air de la mal-propreté, de la pauvreté, des mendians, des charretiers, des ravaudeuses, des crieuses de tisane et de vieux chapeaux. Tout cela me frappa d'abord à tel point que tout ce que j'ai vu depuis à Paris de magnificence réelle n'a pu détruire cette première impression, et qu'il m'en est

1. Le cadet est un jeune gentilhomme qui sert comme simple soldat pour apprendre le métier de la guerre.

2. Les enfants de la balle sont ceux qui exercent le métier de leur père.

3. Schomberg (1615-1690), d'origine germanique, fut maréchal de France après avoir servi le duc d'Orange. A la suite de la révocation de l'édit de Nantes, il dut quitter la France.

4. Les gabions sont des paniers remplis de terre, dans les sièges, pour protéger les sapeurs et les soldats.

5. Mars est dieu de la Guerre : ce sont donc des travaux guerriers.

resté toujours un secret dégoût pour l'habitation de cette capitale¹. Je puis dire que tout le temps que j'y ai vécu dans la suite ne fut employé qu'à y chercher des ressources pour me mettre en état d'en vivre étiolé-gné. Tel est le fruit d'une imagination trop active que ce qu'on lui dit. On l'exagère tant vanté Paris que je me l'étais figuré comme l'ancienne Babylonie, dont je trouverais peut-être autant à rabattre, si je l'avais vue, du portrait que je m'en suis fait [...].

ÉCRITURE ET VOYAGE

La chose que je regrette le plus dans les détails de ma vie dont j'ai perdu la mémoire est de n'avoir pas fait des journaux de mes voyages. Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose ainsi dire, que dans ceux que j'ai faits seul et à pied. La marche a quelque chose qui anime et avive mes idées : je ne puis presque penser quand je reste en place ; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit. La vue de la campagne, la succession des aspects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne santé que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma situation, tout cela dégage mon âme, me donne une plus grande audace de penser, me jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres pour les combiner, les choisir, me les approprier à mon gré sans gêne et sans crainte. Je dispose en maître de la nature entière ; mon cœur errant d'objet en objet s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes, s'enivre de sentiments délicieux. Si pour les fixer je m'amuse à les décrire en moi-même, quelle vigueur de pinceau, quelle fraîcheur de coloris, quelle énergie d'expression je leur donne ! On a, dit-on, trouvé de tout cela dans mes ouvrages, quoiqu'écrits vers le déclin de mes ans. Ô si l'on eût vu ceux de ma première jeunesse, ceux que j'ai faits durant mes voyages, ceux que j'ai composés et que je n'ai jamais écrits... pourquoï, direz-vous, ne les pas écrire ? et pourquoï les écrire, vous répondrai-je : Pourquoï m'ôter le charme actuel de la jouissance pour dire à d'autres que j'avais jouï ? Que m'importaient des lecteurs, un public et toute la terre, tandis que je planais dans le ciel ? D'ailleurs portais-je avec moi du papier, des plumes ? Si j'avais pensé à tout cela rien ne me serait venu. Je ne prévoyais pas que j'aurais des idées ; elles viennent quand il leur plaît, non quand il me plaît. Elles ne viennent point, ou elles viennent en foule, elles m'accablent de leur nombre et de leur force. Dix volumes par jour n'auraient pas suffi. Où prendre du temps pour les écrire ? En arrivant

1. Rousseau inaugure un courant qui déprécie la ville au profit des campagnes.

je ne songeais qu'à bien dîner. En partant je ne songeais qu'à bien marcher. Je sentais qu'un nouveau paradis m'attendait à la porte ; je ne songeais qu'à l'aller chercher.

Jamais je n'ai si bien senti tout cela que dans le retour dont je parle. En venant à Paris je m'étais borné aux idées relatives à ce que j'y allais faire : je m'étais élané dans la carrière où j'allais entrer, et je l'avais parcourue avec assez de gloire ; mais cette carrière n'était pas celle où mon cœur m'appelait, et les êtres réels nuisaient aux êtres imaginaires. Le colonel Godard et son neveu figuraient mal avec un héros tel que moi. Grâce au Ciel j'étais maintenant délivré de tous ces obstacles : je pouvais m'enfoncer à mon gré dans le pays des chimères, car il ne restait que cela devant moi. Aussi je m'y égarai si bien que je perdis réellement plusieurs fois ma route, et j'eusse été fort fâché d'aller plus droit ; car sentant qu'à Lyon j'allais me retrouver sur la terre, j'aurais voulu n'y jamais arriver.

Un jour entre autres m'étant à dessein détourné pour voir de près un lieu qui me parut admirable ; je m'y plus si fort et j'y fis tant de tours que je me perdais enfin tout à fait. Après plusieurs heures de course inutile, las et mourant de soif et de faim, j'entraï chez un paysan dont la maison n'avait pas belle apparence, mais c'était la seule que je visse dans le pays. Je croyais que c'était comme à Genève ou en Suisse, où tous les habitants à leur aise sont en état d'exercer l'hospitalité. Je priai celui-ci de me donner à dîner en payant. Il m'offrit du lait écramé et de gros pain d'orge en me disant que c'était tout ce qu'il avait. Je buvais ce lait avec délices et je mangeais ce pain, paille et tout ; mais cela n'était pas fort restaurant pour un homme épuisé de fatigue. Ce paysan qui m'examina minait jugea de la vérité de mon histoire par celle de mon appétit. Tout de suite après m'avoir dit qu'il voyait bien* que j'étais un bon jeune honnête homme qui n'était pas là pour le vendre, il ouvrit une petite trappe à côté de sa cuisinière, descendit, et revint un moment après avec un bon pain bis de pur froment, un jambon très appétissant quoiqu'entamé, et une bouteille de vin dont l'aspect me réjouit le cœur plus que tout le reste. On joignit à cela une omelette assez épaisse et je fis un dîner tel qu'autre qu'un piéton n'en connut jamais. Quand ce vint à payer², voilà mon inquiétude et ses craintes qui le reprurent ; il ne voulait point de mon argent ; il le repoussait avec un trouble extraordinaire, et ce qu'il y avait de plaisant était que je ne pouvais imaginer de quoi il avait peur. Enfin il prononça en frémissant ces mots terribles de commis et de pat-de-cave³. Il me fit entendre qu'il cachait son vin à cause des aides⁴,

* Apparemment je n'avais pas encore la physiologie qu'on m'a donnée depuis dans mes portraits.

1. Au sens de reconstruit.

2. Quand vint le moment de payer.

3. Employés de la ferme qui recueillent les impôts. Le rat-de-cave était spécialement chargé de contrôler les boissons.

4. Les aides sont des impôts indirects sous l'Ancien Régime.

qu'il cachait son pain à cause de la taille¹, et qu'il serait un homme perdu si l'on pouvait se douter qu'il ne mourut pas de faim. Tout ce qu'il me dit à ce sujet, et dont je n'avais pas la moindre idée, me fit une impression qui ne s'effacera jamais. Ce fut là le germe de cette haine inextinguible qui se développa depuis dans mon cœur contre les vexations qu'éprouve le malheureux peuple et contre ses oppresseurs². Cet homme, front, et ne pouvait éviter sa ruine qu'en montrant la même misère qui régnait autour de lui. Je sortis de sa maison aussi indigné qu'attendri et déplorant le sort de ces belles contrées à qui la nature n'a prodigué ses dons que pour en faire la proie des barbares publicains³.

FOREZ, LYON

Voilà le seul souvenir bien distinct qui me reste de ce qui m'est arrivé durant ce voyage. Je me rappelle seulement encore qu'en approchant de Lyon je fus tenté de prolonger ma route pour aller voir les bords du Lignon ; car parmi les romans que j'avais lus avec mon père *L'Asirée*⁴ fréquemment. Je demandai la route du Forest⁵, et tout en causant avec une hôtesse, elle m'apprit que c'était un bon pays de ressource avec ouvriers, qu'il y avait beaucoup de forges, et qu'on y travaillait fort bien en fer. Cet éloge calma tout à coup ma curiosité romanesque, et je n'jugeai pas à propos d'aller chercher des Dianes et des Sylvandres⁶ chez un peuple de forgerons. La bonne femme qui m'encourageait de la sorte m'avait sûrement pris pour un garçon serrurier.

Je n'allais pas tout à fait à Lyon sans vues. En arrivant j'allai voir aux Chasottes⁷ Mlle du Châtelet, amie de Mme de Warens, et pour laquelle elle m'avait donné une lettre quand je vins avec M. Le Maître ; ainsi c'était une connaissance déjà faite. Mlle du Châtelet m'apprit qu'en effet son amie avait passé à Lyon, mais qu'elle ignorait si elle avait poussé sa route jusqu'en Piémont, et qu'elle était incertaine elle-même en partant si elle ne s'arrêterait point en Savoie : que si je voulais elle écrirait pour en avoir des nouvelles, et que le meilleur parti que j'eusse à prendre était de les attendre à Lyon. J'acceptai l'offre : mais je n'osai

1. Impôts directs payés ou au seigneur ou au roi par les seuls roturiers.

2. On a beaucoup discuté sur la véracité d'une telle anecdote. On peut soupçonner qu'elle a été inventée par Jean-Jacques Rousseau pour mieux illustrer sa dénonciation de la fiscalité.

3. Au sens premier, riche chevalier romain qui prenait à ferme le recouvrement des impôts.

4. Roman d'Honoré d'Urfé publié de 1607 à 1627. Le Lignon est le fleuve où se déroulent les aventures de ses héros.

5. Pour Forez.

6. Divinité des bois.

7. Couvent qui s'élevait sur la colline de Fourvière.

dire à Mlle du Châtelet que j'étais pressé de la réponse, et que ma petite bourse épuisée ne me laissait pas en état de l'attendre longtemps. Ce qui me reuint n'était pas qu'elle m'eût mal reçu. Au contraire, elle m'avait fait beaucoup de caresses, et me traitait sur un pied d'égalité qui m'ôtait le courage de lui laisser voir mon état, et de descendre du rôle de bonne compagnie à celui d'un malheureux mendiant.

Il me semble de voir assez clairement la suite de tout ce que j'ai marqué dans ce livre. Cependant je crois me rappeler dans le même intervalle un autre voyage de Lyon dont je ne puis marquer la place et où je me trouvais déjà fort à l'étroit¹. Une petite anecdote assez difficile à dire ne me permettra jamais de l'oublier. J'étais un soir assis en Bellecour [place Bellecour] après un très mince souper rêvant aux moyens de me tirer d'affaire quand un homme en bonnet vint s'asseoir à côté de moi ; cet homme avait l'air d'un de ces ouvriers en soie qu'on appelle à Lyon des taffetiers². Il m'adresse la parole, je lui réponds : voilà la conversation liée. A peine avions-nous causé un quart d'heure que, tous jours avec le même sang-froid et sans changer de ton il me propose de nous amuser de compagnie. J'attendais qu'il m'expliquât quel était cet amusement ; mais sans rien ajouter il se mit en devoir de m'en donner l'exemple. Nous nous touchions presque, et la nuit n'était pas assez obscure pour m'empêcher de voir à quel exercice il se préparait. Il n'en voulait point à ma personne, du moins rien n'annonçait cette intention, et le lieu ne l'eût pas favorisée. Il ne voulait exactement comme il me l'avait dit, que s'amuser, et que je m'amussasse, chacun pour son compte, et cela lui paraissait si simple, qu'il n'avait pas même supposé qu'il ne me le parût pas comme à lui. Je fus si effrayé de cette impudence que sans lui répondre, je me levai précipitamment et me mis à fuir à toutes jambes croyant avoir ce misérable à mes trousses. J'étais si troublé qu'au lieu de gagner mon logis par la rue Saint-Dominique, je courus du côté du quai, et ne m'arrêtai qu'au-delà du pont de bois, aussi tremblant que si je venais de commettre un crime. J'étais sujet au même vice ; ce souvenir m'en guérit pour longtemps.

AVENTURE

A ce voyage-ci³ j'eus une autre aventure à peu près du même genre, mais qui me mit en plus grand danger. Sentant mes espèces tirer à leur fin, j'en ménageais le chétif⁴ reste. Je prenais moins souvent des repas à mon auberge, et bientôt je n'en pris plus du tout, pouvant pour cinq ou six sols à la taverne me rassasier tout aussi bien que je faisais là pour

1. Avant peu d'argent.

2. Spécialisés dans la fabrication de taffetas.

3. Séjour de l'automne 1731.

4. Au sens de petit.

mes vingt-cinq. N'y mangeant plus, je ne savais comment y aller chercher ; non que j'y dusse grand-chose, mais j'avais honte d'occuper une chambre sans rien faire gagner à mon hôte. La saison était belle ; la soir qu'il faisait fort chaud je me déterminai à passer la nuit dans la place, et déjà je m'étais établi sur un banc, quand un abbé qui passait, me voyant ainsi couché s'approcha et me demanda si je n'avais point de gîte ; je lui avouai mon cas, il en parut touché ; il s'assit à côté de moi, et nous causâmes. Il parlait agréablement ; tout ce qu'il me dit me donna de lui la meilleure opinion du monde. Quand il me vit bien disposé, il me dit qu'il n'était pas logé fort au large, qu'il n'avait qu'une seule chambre ; mais qu'assurément il ne me laisserait pas coucher ainsi dans la place ; qu'il était tard pour me trouver un gîte, et qu'il m'offrirait pour cette nuit la moitié de son lit. J'accepte l'offre, espérant déjà me faire un ami qui pourrait m'être utile. Nous allons ; il bat le fusil¹. Sa chambre me parut propre dans sa petitesse ; il m'en fit les honneurs fort poliment. Il tira d'une armoire un pot de verre où étaient des cerises à l'eau-de-vie ; nous en mangâmes chacun deux, et nous fûmes nous coucher.

Cet homme avait les mêmes goûts que mon Juif de l'hospice², mais il ne les manifestait pas si brutalement. Soit que, sachant que je pouvais être entendu, il craignit de me forcer à me défendre, soit qu'en effet il fut moins confirmé dans ses projets, il n'osa m'en proposer ouvertement l'exécution, et cherchait à m'émouvoir sans m'inquiéter. Plus instruit que la première fois je compris bientôt son dessein, et j'en frémis ; ne sachant ni dans quelle maison ni entre les mains de qui j'étais, je craignis en faisant du bruit de le payer de ma vie. Je feignis d'ignorer ce qu'il me voulait, mais paraissant très importuné de ses caresses et très décidé à n'en pas endurer le progrès, je fis si bien qu'il fut obligé de se contenter. Alors je lui parlai avec toute la douceur et toute la fermeté dont j'étais capable, et sans paraître rien soupçonner, je m'excusai de l'inquiétude que je lui avais montrée, sur mon ancienne aventure, que j'affectai de lui conter en termes si pleins de dégoût et d'horreur, que je lui fis, je crois, mal au cœur à lui-même, et qu'il renonça tout à fait à son sale dessein. Nous passâmes tranquillement le reste de la nuit. Il me dit même beaucoup de choses très bonnes, très sensées, et ce n'était assurément pas un homme sans mérite, quoique ce fût un grand vilain.

Le matin, M. l'abbé, qui ne voulait pas avoir l'air mécontent parla de déjeuner, et pria une des filles de son hôte. Elle n'avait pas le temps ; il s'adressa à sa sœur, qui ne daigna pas lui répondre. Nous attendions toujours ; point de déjeuner. Enfin nous passâmes dans la chambre de ces demoiselles. Elles

1. Le fusil est une petite pièce d'acier avec laquelle on bat un caillou pour en tirer du feu.

2. Allusion à un épisode avec un homosexuel à l'hospice de Turin (*Les Confessions*, livre II).

recurent M. l'abbé d'un air très peu caressant ; j'eus encore moins à me louer de leur accueil. L'année, en se retournant m'appuya son talon pointu sur le bout du pied, où un cor fort douloureux m'avait forcé de couper mon soulier ; l'autre vint ôter brusquement de derrière moi une chaise sur laquelle j'étais prêt à m'asseoir ; leur mère en jetant de l'eau par la fenêtre m'en aspergea le visage ; en quelque place que je me misse on m'en faisait ôter pour chercher quelque chose, je n'avais été de ma vie à pareille fête. Je voyais dans leurs regards insultants et moqueurs une fureur cachée, à laquelle j'avais la stupidité de ne rien comprendre. Ébahi, stupéfait, prêt à les croire toutes possédées, je commençais tout de bon à m'effrayer, quand l'abbé, qui ne faisait semblant de voir ni d'entendre, jugeant bien qu'il n'y avait point de déjeuner à espérer, prit le parti de sortir, et je me hâtai de le suivre, fort content d'échapper à ces trois furies. En marchant il me proposa d'aller déjeuner au café. Quoique j'eusse grand-faim je n'acceptai pas cette offre sur laquelle il n'insista pas beaucoup, non plus, et nous nous séparâmes au trois ou quatrième coin de rue ; moi, charmé de perdre de vue tout ce qui appartenait à cette maudite maison, et lui, fort aise à ce que je crois, de m'en avoir assez éloigné pour qu'elle ne me fût pas facile à reconnaître. Comme à Paris ni dans aucune autre ville jamais rien ne m'est arrivé de semblable à ces deux aventures, il m'en est resté une impression peu avantageuse au peuple de Lyon, et j'ai toujours regardé cette ville comme celle de l'Europe où règne la plus affreuse corruption.

Le souvenir des extrémités où j'y fus réduit ne contribua pas, non plus, à m'en rappeler agréablement la mémoire. Si j'avais été fait comme un autre, que j'eusse eu le talent d'emprunter, et de m'endetter à mon cabinet, je me serais aisément tiré d'affaire ; mais c'est à quoi mon incapacité égalait ma répugnance ; et pour imaginer à quel point vont l'une et l'autre, il suffit de savoir qu'après avoir passé presque toute ma vie dans le mal-être, et souvent prêt à manquer de pain il ne m'est jamais arrivé une seule fois de me faire demander de l'argent par un créancier sans lui en donner à l'instant même. Je n'ai jamais su faire des dettes criardes, et j'ai toujours mieux aimé souffrir que devoir.

NUIT A LA BELLE ÉTOILE

C'était souffrir assurément que d'être réduit à passer la nuit dans la rue, et c'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois à Lyon. J'aimais mieux employer quelques sols qui me restaient à payer mon pain que mon gîte, parce qu'après tout je risquais moins de mourir de sommeil que de faim. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans ce cruel état je n'étais ni inquiet ni triste. Je n'avais pas le moindre souci sur l'avenir, et j'attendais les réponses que devait recevoir Mille du Châtelet, couchant à la belle étoile, et dormant étendu par terre ou sur un banc aussi tranquillement que sur

un lit de roses. Je me souviens même d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la ville dans un chemin qui côtoyait le Rhône ou la Saône, car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins élevés en terrasse bordaient le chemin du côté opposé. Il avait fait très chaud ce jour-là ; la soirée était charmante ; la rosée humectait l'herbe flétrie ; point de vent, une nuit tranquille ; l'air était frais sans être froid ; le soleil après son coucher avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendait l'eau couleur de rose ; les arbres des terrasses étaient chargés de rosignons qui se répondaient de l'un à l'autre. Je me promenaïs dans une sorte d'extase livrant mes sens et mon cœur à la jouissance de tout cela, et soupirant seulement un peu du regret d'en jouir seul. Absorbé dans ma douce rêverie je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade sans m'apercevoir que j'étais las. Je m'en aperçus enfin. Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou de fausse porte enfoncée dans un mur de terrasse : le ciel de mon lit était formé par les têtes des arbres, un rossignol était précisément au-dessus de moi ; je m'endormis à son chant : mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il était grand jour : mes yeux en s'ouvrant virent l'eau, la verdure, un paysage admirable. Je me levai, me secouai, la faim me pri, je m'acheminai gaiement vers la ville résolu de mettre à un bon déjeuner deux pièces de six blancs¹ qui me restaient encore. J'étais de si bonne humeur que j'allais chantant tout le long du chemin, et je me souviens même que je chantais une cantate de Batusin² intitulée *Les Bains de Théméry* que je savais par cœur. Que béni soit le bon Bastin et sa bonne cantate qui m'a valu un meilleur déjeuner que celui sur lequel je comparais, et un dîner bien meilleur encore, sur lequel je n'avais point compté du tout. Dans mon meilleur train d'aller et de chanter³ j'entends quelque un derrière moi, je me retourne ; je vois un Antonin⁴ qui me suivait, et qui paraissait m'écouter avec plaisir. Il m'accoste, me salue, me demande si je sais la musique. Je réponds, *un peu*, pour faire entendre, beaucoup. Il continue à me questionner ; je lui conte une partie de mon histoire. Il me demande si je n'ai jamais copié de la musique ? Souvent, lui dis-je, et cela était vrai ; ma meilleure manière de l'apprendre était d'en copier. Eh bien, me dit-il, vena avec moi ; je pourrai vous occuper quelques jours durant lesquels rien ne vous manquera, pourvu que vous consentiez à ne pas sortir de la chambre. J'acquiesçai très volontiers, et je le suivis. [...]

1. Petite pièce de monnaie.

2. Jean-Baptiste Struck, allemand d'origine (1580-1755), né à Florence, musicien du duc d'Orléans.

3. Alors que j'allais bon train en chantant.

4. Antonin par allusion à Antonin le Pieux, empereur romain de 138 à 161 (?) ou plus vraisemblablement membre de l'ordre de Saint-Antoine.

CHAMBÉRY

Je ne voyais en partant de Lyon qu'un avenir agréable ; j'étais aussi content, et j'avais tout lieu de l'être, que je l'étais peu quand je partis de Paris. Cependant je n'eus point durant ce voyage ces rêveries délicieuses qui m'avaient suivi dans l'autre. J'avais le cœur serein, mais c'était tout. Je me rapprochais avec attendrissement de l'excellente amie que j'allais revoir [Mme de Warrens]. Je goûtais d'avance, mais sans ivresse le plaisir de vivre auprès d'elle : Je m'y étais toujours attendu ; c'était comme s'il ne m'était rien arrivé de nouveau. Je m'inquiétais de ce que j'allais faire, comme si cela eût été fort inquiétant. Mes idées étaient paisibles et douces, non célestes et ravissantes. Tous les objets que je passais frappaient ma vue ; je donnais de l'attention aux paysages, je remarquais les arbres, les maisons, les ruisseaux, je délibérais aux croisées des chemins, j'avais peur de me perdre et je ne me perdais point. En un mot je n'étais plus dans l'empyrée¹, j'étais tantôt où j'étais, tantôt où j'allais, jamais plus loin.

Je suis en racontant mes voyages comme j'étais en les faisant ; je ne saurais arriver. Le cœur me battait de joie en approchant de ma chère maman et je n'en allais pas plus vite. J'aime à marcher à mon aise, et m'arrêter quand il me plaît. La vie ambulante est celle qu'il me faut. Faire route à pied par un beau temps dans un beau pays sans être pressé, et avoir pour terme de ma course un objet agréable ; voilà de toutes les manières de vivre celle qui est le plus de mon goût. Au reste on sait déjà ce que j'entends par un beau pays. Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur. J'eus ce plaisir et je le goûtai dans tout son charme en approchant de Chambéry. Non loin d'une montagne coupée qu'on appelle le pas de l'échelle, au-dessous du grand chemin taillé dans le roc, à l'endroit appelé Chailles, court et bouillonne dans des gouffres affreux une petite rivière² qui paraît avoir mis à les creuser des milliers de siècles. On a bordé le chemin d'un parapet pour prévenir les malheurs : cela faisait que je pouvais contempler au fond et gagner des vertiges tout à mon aise ; car ce qu'il y a de plaisant dans mon goût pour les lieux escarpés est qu'ils me font tourner la tête, et j'aime beaucoup ce tournoiement pourvu que je sois en sûreté. Bien appuyé sur le parapet j'avançaïs le nez, et je restais là des heures entières, entrevoyant de temps en temps cette écume et cette eau bleue dont j'entendais le mugissement à travers les cris des corbeaux et des oiseaux de proie qui volaient de roche en roche et de broussaille

en broussaille à cent toises¹ au-dessous de moi. Dans les endroits où la pente était assez unie et la broussaille assez claire pour laisser passer des cailloux, j'en allais chercher au loin d'aussi gros que je les pouvais porter, je les rassemblais sur le parapet en pile ; puis les lançant l'un après l'autre, je me délectais à les voir rouler, bondir et voler en mille éclats avant que d'atteindre le fond du précipice.

Plus près de Chambéry j'eus un spectacle semblable en sens contraire. Le chemin passe au pied de la plus belle cascade que je vis de mes jours. La montagne est tellement escarpée que l'eau se détache net et tombe en arcade assez loin pour qu'on puisse passer entre la cascade et la roche, quelquefois sans être mouillé. Mais si l'on ne prend bien ses mesures on y est aisément trompé, comme je le fus : car à cause de l'extrême hauteur l'eau se divise et tombe en poussière, et lorsqu'on approche un peu trop de ce nuage, sans s'apercevoir d'abord qu'on se mouille, à l'instant on est tout trempé.

LE PONT DU GARD, LES ARÈNES DE NÎMES

Je ne me souviens pas de l'endroit où nous quitta le marquis de Torignan qui était du pays, mais nous nous trouvâmes seuls avant d'arriver à Montélimar, et dès lors Mme de Larnage² établit sa femme de chambre dans ma chaise, et je passai dans la sienne avec elle. Je puis assurer que la route ne nous ennuyait pas de cette manière, et j'aurais eu bien de la peine à dire comment le pays que nous parcourions était fait. A Montélimar elle eut des affaires qui l'y retinrent trois jours durant lesquels elle ne me quitta pourtant qu'un quart d'heure pour une visite qui lui attrista des importunités désolantes et des invitations qu'elle n'eut garde d'accepter. Elle prétendait des incommodités qui ne nous empêchèrent pourtant pas d'aller nous promener tous les jours tête à tête dans le plus beau pays et sous le plus beau ciel du monde. Oh, ces trois jours ! j'ai dû les regretter quelquefois ; il n'en est plus revenu de semblables.

Des amours de voyage ne sont pas faits pour durer. Il fallut nous séparer, et j'avoue qu'il en était temps ; non que je fusse rassasié ni prêt à l'être ; je m'attachais chaque jour davantage ; mais malgré toute la distraction de la dame, il ne me restait guère que la bonne volonté, et avant de nous séparer je voulus jouer de ce reste³, ce qu'elle endura par précaution contre les filles de Montpeller. Nous donnâmes le change à nos regrets par des projets pour notre réunion. Il fut décidé que puisque ce régime me faisait du bien j'en userais, et que j'irais passer l'hiver au Bourg Saint-Andiol sous la direction de Mme de Larnage. Je devais seulement rester à Montpeller cinq ou six semaines, pour lui laisser le temps

1. Empyrée, au sens figuré, ciel, monde supraterrestre.

2. Le Guers.

1. Exagération romantique.

2. Compagne de voyage de Rousseau, lors du voyage à Montpeller.

3. Phrase de sens obscur, sans doute de sens plus étroitique qu'affectif ou sentimental.

de préparer les choses de manière à prévenir les caquets. Elle me donna d'amples instructions sur ce que je devais savoir, sur ce que je devais dire, sur la manière dont je devais me comporter.

J'achevai ma route en la recommençant dans mes souvenirs, et pour le coup très content d'être dans une bonne chaise pour y rêver plus à mon aise aux plaisirs que j'avais goûtés, et à ceux qui m'étaient promis. Je ne pensais qu'à Bourg-Saint-Andiol et à la charmante vie qui m'y attendait. Je ne voyais que Mme de Larnage et ses entourés¹. Tout le reste de l'univers n'était rien pour moi, maman même était oubliée. Je m'occupais à combiner dans ma tête tous les détails dans lesquels Mme de Larnage était entrée pour me faire d'avance une idée de sa demeure, de son voisinage, de ses sociétés, de toute sa manière de vivre. Elle avait une fille dont elle m'avait parlé très souvent en mère idolâtre. Cette fille avait quinze ans passés ; elle était vive, charmante, et d'un caractère aimable. On m'avait promis que j'en serais caressé, je n'avais pas oublié cette promesse et j'étais fort curieux d'imaginer comment Mlle de Larnage traiterait le bon ami de sa maman. Tels furent les sujets de mes rêveries depuis le pont Saint-Esprit jusqu'à Remoulin. On m'avait dit d'aller voir le pont du Gard ; je n'y manquai pas. Après un déjeuner d'excellentes figures, je pris un guide et j'allai voir le pont du Gard². C'était le premier ouvrage des Romains que j'eusse vu. Je m'attendais à voir un monument digne des mains qui l'avaient construit. Pour le coup l'objet passa mon attente, et ce fut la seule fois en ma vie. Il n'appartenait qu'aux Romains de produire cet effet. L'aspect de ce simple et noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il est au milieu d'un désert où le silence et la solitude rendent l'objet plus frappant et l'admiration plus vive ; car ce prétendu pont n'était qu'un aqueduc. On se demande quelle force a transporté ces pierres énormes si loin de toute carrière, et a réuni les bras de tant de milliers d'hommes dans un lieu où il n'en habite aucun. Je parcourus les trois étages de ce superbe édifice que le respect m'empêchait presque d'oser fouler sous mes pieds. Le retentissement de mes pas sous ces immenses voûtes me faisait croire entendre la forte voix de ceux qui les avaient bâties. Je me perdais comme un insecte dans cette immensité. Je sentais tout en me faisant petit, je ne sais quoi qui m'élevait l'âme, et je me disais en soupirant : que ne suis-je né romain ! Je restai là plusieurs heures dans une contemplation ravissante. Je m'en revins distrait et rêveur, et cette rêverie ne fut pas favorable à Mme de Larnage. Elle avait bien songé à me prémunir contre les filles de Montpellier, mais non pas contre le pont du Gard. On ne s'avise jamais de tout.

1. Et son environnement.

2. On sait le goût de Rousseau pour la Rome antique, mais on remarquera que les voyageurs sont de plus en plus fascinés par les monuments. C'est la période des antiquaires et des débuts de l'archéologie.

A Nîmes j'allai voir les arènes. C'est un ouvrage beaucoup plus magnifique que le pont du Gard, et qui me fit beaucoup moins d'impression, soit que mon admiration se fût épuisée sur le premier objet, soit que la situation de l'autre au milieu d'une ville fût moins propre à l'exciter. Ces vastes et superbe cirque est entouré de vilaines petites maisons, et d'autres maisons plus petites et plus vilaines encore en remplissent l'arène ; de sorte que le tout ne produit qu'un effet disparate et confus, où le regret et l'indignation étouffent le plaisir et la surprise. J'ai vu depuis le cirque de Vézère infiniment plus petit et moins beau que celui de Nîmes, mais entretenu et conservé avec toute la décence et la propreté possibles, et qui par cela même me fit une impression plus forte et plus agréable. Les Français n'ont soin de rien et ne respectent aucun monument. Ils sont tout feu pour entreprendre et ne savent rien finir ni rien conserver.

J'étais changé à tel point et ma sensualité mise en exercice s'était si bien éveillée que je m'arrêtai un jour au Pont-de-Lunel pour y faire bonne chère avec de la compagnie qui s'y trouva. Ce cabaret, le plus estimé de l'Europe, méritait alors de l'être. Ceux qui le tenaient avaient su tirer parti de son heureuse situation pour le tenir abondamment approvisionné et avec choix. C'était réellement une chose curieuse de trouver dans une maison seule et isolée au milieu de la campagne une table fournie en poisson de mer et d'eau douce, en gibier excellent, en vins fins, servie avec ces attentions et ces soins qu'on ne trouve que chez les grands et les riches, et tout cela pour vos trente-cinq sous. Mais le Pont-de-Lunel ne resta pas longtemps sur ce pied, et à force d'user sa réputation, la perdit enfin tout à fait.

MONTPELLIER

J'avais oublié durant ma route que j'étais malade ; je m'en souvins en arrivant à Montpellier. Mes vapeurs étaient bien guéries, mais tous mes autres maux me restaient, et quoique l'habitude m'y rendit moins sensible, c'en serait assez pour se croire mort à qui s'en trouverait attaqué tout d'un coup. En effet ils étaient moins douloureux qu'effrayants, et faisaient plus souffrir l'esprit que le corps dont ils semblaient annoncer la destruction. Cela faisait que distrait par des passions vives je ne songais plus à mon état ; mais comme il n'était pas imaginaire, je le sentais sitôt que j'étais de sang-froid. Je songai donc sérieusement aux conseils de Mme de Larnage et au but de mon voyage. J'allai consulter les praticiens les plus illustres, surtout M. Fizes, et pour surabondance de précaution je me mis en pension chez un médecin. C'était un Irlandais appelé Fitz-Morris qui tenait une table assez nombreuse d'étudiants en médecine, et il y avait cela de commode pour un malade à s'y métrre, que M. Fitz-Morris se contentait d'une pension honnête pour la nourriture et ne prenait rien de ses pensionnaires pour ses soins comme

médecin. Il se chargea de l'exécution des ordonnances de M. Fizes et de veiller sur ma santé. Il s'acquitta fort bien de cet emploi quand au régime; on ne gagnait pas d'indigestions à cette pension-là, et quoique je ne sois pas fort sensible aux privations de cette espèce, et quoique comparaison étaient si proches que je ne pouvais m'empêcher de trouver quelquefois en moi-même que M. de Torignan était un meilleur pourvoyeur que M. Fitz-Moris. Cependant comme on ne mourait pas de faim, non plus, et que toute cette jeunesse était fort gaie; cette manière de vivre me fit du bien réellement et m'empêcha de retomber dans mes langueurs. [...]

Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions* (1782), livres IV et VI, 1731 et 1737.

PROMENADE BOTANIQUE

Durant mon séjour à Grenoble¹ je faisais souvent de petites herborisations hors la ville avec le sieur Bovier avocat de ce pays-là, non pas qu'il aimât ni sûr la botanique, mais parce que s'étant fait mon garde de la manche², il se faisait autant que la chose était possible une loi de ne pas me quitter d'un pas. Un jour nous nous promenions le long de l'Isère dans un lieu tout plein de saules épineux. Je vis sur ces arbrisseaux des fruits mûrs, j'eus la curiosité d'en goûter et leur trouvant une petite acidité très agréable, je me mis à manger de ces grains pour me rafraîchir; le sieur Bovier se tenait à côté de moi sans m'imiter et sans rien dire. Un de ses amis survint, qui me voyant picorer ces grains, me dit: « Eh! monsieur, que faites-vous là? Ignorez-vous que ce fruit est empoisonné? — Ce fruit empoisonne, m'écriai-je tout surpris! — Sans doute reprit-il, et tout le monde sait si bien cela que personne dans le pays ne s'avise d'en goûter. » Je regardai le sieur Bovier et je lui dis: « Pourquoi donc ne m'avertissiez-vous pas? — Ah! monsieur, me répondit-il d'un ton respectueux, je n'osais pas prendre cette liberté. » Je me mis à rire de cette humilité dauphinoise, en discontinuant³ néanmoins ma petite collation. J'étais persuadé, comme je le suis encore, que toute production naturelle agréable au goût ne peut être nuisible au corps ou ne l'est du moins que par son excès. Cependant j'avoue que je m'écoutai un peu, tout le reste de la journée; mais j'en fus quitte pour un peu d'inquiétude; je soupai très bien, dormis mieux, et me levai le matin en parfaite santé, après avoir avalé la veille quinze ou vingt grains de ce terrible hipophaé⁴, qui empoisonne à très petite dose, à ce que tout le monde me dit à Grenoble le lendemain. Cette aventure me parut si

1. Le séjour à Grenoble eut lieu en juillet et août 1768.

2. Garde au plus près.

3. En arrêtant.

4. L'hipophaé est un arbrusier.

plaisante que je ne me la rappelle jamais sans rire de la singulière distraction de M. l'avocat Bovier¹.

Toutes mes courses de botanique, les diverses impressions du local² des objets qui m'ont frappé, les idées qu'il m'a fait naître, les incidents qui s'y sont mêlés, tout cela m'a laissé des impressions qui se renouvellent par l'aspect des plantes herborisées dans ces mêmes lieux. Je ne reverrai plus ces beaux paysages, ces forêts, ces lacs, ces bosquets, ces rochers, ces montagnes dont l'aspect a toujours touché mon cœur; je ne maintenant que je ne peux plus courir ces heureuses contrées je n'ai qu'à ouvrir mon herbier et bientôt il m'y transporte. Les fragments des plantes que j'y ai cueillies suffisent pour me rappeler tout ce magnifique spectacle. Cet herbier est pour moi un journal d'herborisations qui me les fait recommencer avec un nouveau charme et produit l'effet d'une optique qui les peindrait derechef à mes yeux.

C'est la chaîne des idées accessoires qui m'attache à la botanique³. Elle rassemble et rappelle à mon imagination toutes les idées qui la flattent davantage. Les prés, les eaux, les bois, la solitude, la paix surtout et le repos qu'on trouve au milieu de tout cela sont retracés par elle incessamment à ma mémoire. Elle me fait oublier les persécutions des hommes, leur haine, leur mépris, leurs outrages et tous les maux dont ils ont payé mon tendre et sincère attachement pour eux. Elle me transporte dans des habitations paisibles au milieu de gens simples et bons, tels que ceux avec qui j'ai vécu jadis. Elle me rappelle et mon jeune âge et mes innocents plaisirs, elle m'en fait jouir derechef, et me rend heureux bien souvent encore au milieu du plus triste sort qu'ait subi jamais un mortel.

Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire* (1782), septième promenade, 1767.

DENIS DIDEROT

(1773-1774)

VOYAGER EN HOMME DES LUMIÈRES

Si dès le Moyen Âge, il a été prodigué conseils et avis aux voyageurs, qu'ils fussent pèlerins, marchands ou fonctionnaires, c'est au XVIII^e siècle que la notion de voyage utile, donc préparé, s'impose. Le siècle des Lumières fait du voyage, comme de la lecture, comme de l'art de la conversation ou de l'expérimentation physique, un moyen d'apprendre.

1. Cet avocat Bovier a laissé un journal du séjour de Jean-Jacques Rousseau publié à la fin du XIX^e siècle.

2. Selon Littré, lieu par rapport à sa disposition.

3. La botanique joue un rôle extrêmement complexe dans la pratique de Rousseau: elle est possession du monde et moyen d'une purification, entre autres.